

No 3

# L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

PUBLICATION MENSUELLE

---

H.-J. LEROY, S. J.

## DE L'ÉDUCATION DU SENS SOCIAL

**Prix : 10 sous le numéro**

**Abonnement annuel : \$1.00; États-Unis: \$1.15**



**MONTREAL**

**SECRETARIAT DE L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE**

**1075, RUE RACHEL**

**1911**

**TOUS DROITS RÉSERVÉS**

HN  
31  
E34  
U.3  
1911

# De l'éducation du sens social<sup>1</sup>

---

## QU'EST-CE QUE LE SENS ?

Certains mots se comprennent aisément et se définissent malaisément. Que l'on dise d'un homme qu'il a le sens de la musique, d'un autre qu'il a le sens de la peinture, chacun entend ces paroles sans qu'il soit besoin de les commenter. La difficulté commence si l'on cherche à les expliquer. Le sens est ce je ne sais quoi qui s'ajoute à une qualité, à un don, si l'on veut, et lui prête tout son éclat et sout son agrément. Mais comment définir ce je ne sais quoi? Tantôt il aide à découvrir ou à goûter les merveilles de la nature et de l'art, on l'appellera le sens du beau, très sensible chez les uns, presque absent chez les autres. Tantôt il insinue, il infiltre dans la conduite, dans le geste, dans la parole, dans toute l'attitude, une convenance achevée, une sorte de rythme et d'harmonie; il s'appellera le sens de la mesure, le tact.

Le sens a sa place marquée dans les choses religieuses. On dit très bien le sens de la piété, il incline les âmes vers la dévotion, elles en goûtent la saveur — le sens de la doctrine, l'esprit reconnaît comme d'instinct l'erreur qu'il rejette avec mépris, la vérité qu'il salue avec amour — le sens catholique, le sens du fidèle; tandis que d'autres formuleront des réserves ou des critiques, la Foi du Chrétien, volontiers joyeuse, éclate en transports de louange et d'admiration.

La vie ordinaire permettra peut-être de mieux préciser.

---

<sup>1</sup> Ce tract est sorti de la plume du fondateur de l'institution admirable qu'est l'*Action Populaire* de Reims. Grâce à l'extrême obligeance de son directeur actuel, le R. P. G. Desbuquois, S. J., nous avons le bonheur de pouvoir présenter à nos lecteurs une édition canadienne — qui ne diffère pas sensiblement de l'édition française — de ce tract, l'un des meilleurs de la précieuse collection de l'A. P. — Note de la direction de l'E. S. P.

Le sens de la bonté est autre chose que la bonté. La bonté sera la disposition d'une âme à aimer et à servir; le sens de la bonté, plus affiné, mieux averti, aura mille moyens de traduire cette affection, de multiplier ces services. Il pense plus vite que la simple bonté un peu passive, il voit plus loin, il entend mieux, il a des mots, des souvenirs, des sourires, une grâce qui ne sont qu'à lui.

On peut exercer le commandement sans avoir le sens du commandement. La seule autorité suffit à donner des ordres, elle ne suffit pas à les donner de manière à ce qu'ils soient bien acceptés et bien exécutés. Comme les grands capitaines, Condé avait le sens du commandement. « Quel autre, dit Bossuet, fut plus digne de vous commander, mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête? »

On dit aussi très bien le sens du respect, le sens de la pudeur, le sens de la majesté ou celui plus simple de la dignité, le sens des convenances qui est une sorte de tact. Et ainsi de nombreuses qualités qui seront bien sans lui, mais non avec ce degré d'élégance, avec cette fine pointe des choses pleinement achevées.

Une expression analogue s'attache aux hommes, à certains hommes qui excellent dans leur profession. Le peuple, qui sait parfois parler si bien et si justement, dira qu'un soldat qui s'exerce avec amour dans le métier des armes, d'un matelot heureux et habile sur son navire, que c'est un fini soldat, un fini matelot. D'autres aussi sont soldats, d'autres aussi sont matelots, mais non point avec cette aisance, avec cette bonne grâce. Il y a comme l'on dit, fagots et fagots. Inutile d'insister sur ce point. Il y a un sens social.

### *QU'EST-CE QUE LE SENS SOCIAL ?*

Il est trop évident que certains hommes l'ont, que d'autres hommes ne l'ont pas. Pour ces derniers, le seul mot de question sociale, d'œuvre sociale, les irrite ou du moins les agace. Ils voient toujours des ouvriers qui ont trop bu et ils ne voient jamais des ouvriers qui n'ont pas assez mangé, des ouvriers qui chôment à l'usine mais qui ne chôment pas au cabaret. Toute grève leur paraît une émeute, tout syndicat une institution suspecte. Ils vont

jusqu'à établir une sorte d'opposition entre les œuvres catholiques et les œuvres sociales, comme si ces dernières, ainsi que nous les comprenons, n'étaient pas inspirées par l'esprit de l'Évangile, conseillées et demandées par les Souverains Pontifes. Non seulement chez eux le sens social n'est pas, mais ils opposent une sorte d'impossibilité à ce qu'il soit. Ils se fermentaient yeux et oreilles pour ne pas voir et ne pas entendre.

D'autres, au contraire, ont, comme naturellement, le sens social. Encore enfants et dans la maison paternelle, ils sont attentifs au travail d'un domestique, à la fatigue d'un ouvrier, à la difficulté de son travail. Plus tard, à mesure qu'ils grandissent, ils deviennent plus hommes en interrogeant les autres hommes. Ils connaissent pour chacun le poids de son fardeau, ils savent que celui-ci ne peut pas vivre avec un salaire insuffisant, que tel autre expose sa santé et sa vie dans un métier périlleux. Ils n'acceptent pas comme des solutions toutes faites que l'hôpital soit le rendez-vous de tous les vieillards indigents; que l'air, que la lumière soient les dons de Dieu réservés aux seuls privilégiés de la fortune. Incapables comme beaucoup de trouver sur le champ le remède à tant de maux, ils jugent cependant utile d'en connaître l'existence. Ainsi le médecin a commencé la cure de son malade lorsqu'il a reconnu la cause et le caractère de la maladie.

Le sens social ne se confond pas avec la science sociale. Tel savant très au courant des phénomènes économiques, des lois du marché, des conditions du travail, de la fortune privée ou publique se désintéressera totalement du sort de son prochain; la lumière ne manque pas à son intelligence, mais la bonté, la serviabilité manquent à son cœur; du moins la science qu'il possède n'est point descendue des hauteurs, elle ne s'est pas humanisée. Non qu'elle soit inutile, mais elle est insuffisante.

Le sens social ne se confond pas avec une charité mal entendue. Tous ceux qui ont le sens social possèdent bien, je crois, la belle vertu de charité, mais tous ceux que l'on dit charitables ne sont pas sociaux, n'ont pas le sens social. Ainsi, certaines aumônes peu intelligentes s'occuperont plutôt de nourrir la misère que de la guérir. Certaines institutions auront comme résultat d'enraciner un abus plutôt que de l'extirper. C'est bien d'ouvrir une crèche

pour recevoir les tout petits; parfois cela s'impose, le malheur est que les mères n'auront que plus de facilité pour se rendre à l'usine et par suite laisser leur ménage à l'abandon. C'est bien de recueillir un vieillard ou un orphelin dans un asile, cette forme d'assistance est souvent nécessaire, dans ce cas elle s'impose et toute critique serait injuste, mais en général qu'on se demande d'abord si ce vieillard ne serait pas mieux au milieu des siens, consolé par leur affection, les aidant par ses conseils; si cet enfant ne grandirait pas mieux dans la paix des champs, apprenant un métier pratique.

D'où vient cette erreur? D'une insuffisante éducation de la charité. Elle a toujours à s'instruire, à se perfectionner. Autres sont les tristesses de ce temps, si on les compare à celles des siècles passés, autres les secours qu'il réclame. Comme le zèle, d'après saint Thomas, enflamme la charité sans se distinguer d'elle, ainsi le sens social couronne cette même vertu; il étend ses regards sur tant d'infortunes enfantées par la révolution, par les progrès mêmes de la science, par les formes nouvelles de l'industrie et la paresse d'y trouver un remède.

En définitive le sens social, c'est la charité dans sa plénitude, la charité toujours la même par son principe, toujours diverse par ses applications, la charité d'aujourd'hui avertie des misères, des périls d'aujourd'hui, sachant que des douleurs nouvelles appellent des remèdes nouveaux et les trouvant parce qu'elle les a cherchés.

Mgr Fuzet confirme cette notion en déclarant que le sens social ne se rencontre pas avec l'égoïsme:

«Vous parlez du sens social? Où le trouver dans cet être déchu, qui, au lieu de se répandre, se replie, au contraire, en son fond, dont l'amour de soi, désordonné, devient orgueil, amour du plaisir, envie, cruel égoïsme, qui est tout en combativité et en violence?»

Et l'orateur conclut que le sens social et le sens catholique ne se séparent pas.

«Concluez maintenant. Si le sens social, c'est, comme on ne peut le nier, le sens de la subordination du bien privé au bien collectif, un certain tact, une délicatesse particulière, je ne sais quel affinage de l'être humain, qui fait, comme l'un de vous l'a défini, que l'on devine, que l'on voit du premier coup quelle répercussion auront dans

la société les actes que l'on va faire; si c'est une facilité latente à s'occuper de ce qui est le meilleur à tous et à y trouver son propre progrès; si c'est le sentiment, tantôt spontané, tantôt acquis, des responsabilités personnelles que nous avons tous dans le bonheur ou le malheur du prochain; si c'est le souci instinctif d'un tel aménagement des biens d'ici-bas que nul n'en soit dépourvu et que, de siècle en siècle, le partage en soit de plus en plus équitable; si c'est, enfin, le désir subconscient de l'accroissement continu de l'ordre, de l'égalité réalisable, de la paix entre les peuples, comment le sens social et le sens catholique, à peine divers en leurs nuances, pourront-ils être séparés? »<sup>1</sup>

### QUELLE EST L'UTILITÉ DU SENS SOCIAL ?

Il paraît inutile à quelques-uns. C'est un luxe, disent-ils. Évidemment ces messieurs n'estiment pas que le superflu soit jamais nécessaire. Comprendraient-ils que Dieu, amateur du superflu, en même temps économe et magnifique, revêt sa création d'apparentes et d'adorables inutilités? Il est tel que le maître de la maison qui recevant ses convives veut que son hospitalité soit somptueuse. Ce serait trop peu si ce n'était trop.

Les choses économiques et sociales, les choses de l'industrie et du commerce sont conduites par des lois rigides. Il est bon que leur dureté soit tempérée par une certaine bonté diffuse, que l'air de l'usine, lourd de tant de poussières et de fumée, se charge aussi de quelque parfum. C'est ce que fera le sens social.

Les Américains, gens pratiques, l'ont compris. On dirait bien qu'ils ont créé l'office du sens social. M. Max Turmann<sup>2</sup> en fait l'observation. M. John-H. Patterson déclare très nettement: «Un des placements les plus fructueux qui puissent être faits dans une usine est de donner les plus grands avantages possibles au point de vue des commodités et des installations sanitaires. Toute espèce de confort légitime qui peut être donnée aux ouvriers est une

<sup>1</sup> Discours prononcé à l'inauguration de la Semaine sociale de Rouen, le 1er août 1910.

<sup>2</sup> *Problèmes économiques et sociaux*, pp. 90-91.

source de profits pour l'entrepreneur.» — M. O.-F. Humphreys n'est pas moins formel: «Nous croyons, dit-il, que ces méthodes *paient*, parce que la propreté est une économie, parce que posséder un type supérieur d'employés est une économie.»

Quand on a lu de semblables déclarations, on n'est pas étonné d'apprendre que certaines grandes entreprises ont ajouté à leur personnel un membre nouveau, le *social secretary*. Cet employé, qui est souvent une femme, est chargé de toutes les questions concernant le bien-être des ouvriers dans l'usine. Il doit s'enquérir de leurs besoins, de leurs désirs, rechercher les améliorations susceptibles d'y répondre et soumettre à la direction des projets et des suggestions.

Il est bon qu'un semblable office soit occupé par quelques-uns; on voudrait voir ses délégués sur nos lignes de chemins de fer, dans nos bureaux de poste et télégraphe, au milieu de nos usines et même de nos fermes, mais on voudrait mieux encore: que cet emploi fût celui de tous. Cela serait dans une société chrétienne. Chacun n'a-t-il pas mandat de s'occuper du prochain? «*Et mandavit illis uniuersique de proximo suo.*» (Eccli. 15-21.) Cette attention universelle serait une forme du respect auquel le peuple est toujours sensible. «Ce que demande d'abord l'ouvrier, disait M. Harmel, ce n'est pas le pain, c'est le respect.»

Notre époque, plus que les époques précédentes, exige cette urbanité. C'est que, par une conséquence nécessaire du progrès ou de la marche de la civilisation, nous vivons moins isolés les uns des autres. Les services publics tendent de plus en plus à remplacer les services domestiques. Est-ce un bien, est-ce un mal? Peu importe, c'est un fait. Ce que l'on faisait jadis pour soi, on le demande aujourd'hui à la communauté. Si je voyage, je ne monte plus à cheval, je monte dans le train, c'est moins cher et plus rapide. Pour faire parvenir une lettre à son adresse, je n'envoie plus un messenger, je remets mon pli à la poste. Je me chauffe avec le charbon extrait de la mine et non pas avec le bois fendu dans mon jardin. Plus d'huile dans mon quinquet, mais l'éclairage au gaz ou à l'électricité.

Cela est bien plus commode, meilleur marché, mais la question est de savoir si je me suis donné des serviteurs ou si je me suis donné des maîtres. Tant que les choses

vont, elles vont, et je ne m'aperçois pas de ma servitude, mais au moindre accroc je suis durement averti de ma dépendance. Vienne une grève d'électriciens, je suis plongé dans les ténèbres, et toute la ville avec moi; une grève sur les chemins de fer, la circulation s'arrête; une grève dans l'alimentation, les vivres me sont coupés et la famine m'oblige à capituler.

Puisque je dépends si fort de tout le monde, il me reste à me mettre bien avec tout le monde. La machine est si compliquée, ses rouages grincent si fort que je ferai bien d'adoucir leur jeu et de prévenir l'explosion en y introduisant quelques gouttes d'huile; je le ferai par le sens social.

### COMMENT RECONNAITRE SI ON A LE SENS SOCIAL ?

Le meilleur moyen serait de voir ce que nous *pensons*, ce que nous *disons*, ce que nous *faisons*.

*Ce que nous pensons.* Un jeune homme hésitait entre deux jeunes filles, il voulait offrir sa fortune et sa main au caractère le plus commode. Comment en décider? Il fit un voyage avec elles en compagnie de leurs familles. Les mille incidents de la route l'eurent bientôt renseigné. L'une ne savait rien supporter, l'autre prenait joyeusement son parti de toute chose. C'est une indication. Sans nous mettre en chemin, la vie nous fournit quotidiennement l'occasion de décider si l'on a ou si l'on n'a pas le sens social. Quand je me fâche parce que, un jour de fête, je trouve un magasin fermé, parce qu'un serviteur demande quelques heures de repos, il est évident que le sens social me manque. Il me manque également lorsque je cherche le meilleur rendement de mes capitaux dans une usine sans m'occuper des conditions de travail faites aux ouvriers; lorsque je donne des ordres à tort et à travers, sous prétexte que ceux qui les reçoivent sont payés pour les accomplir. Et la cliente du magasin de modes qui ne se décide pas à une emplette! Mademoiselle Rochebillard la présente<sup>1</sup> pour l'avoir bien vue:

<sup>1</sup> L'instigatrice des syndicats féminins, à Lyon.

«La cliente reste durant des heures, froissant, chiffonnant la marchandise, faisant déballer, ne se rendant même pas compte que la pauvre employée chargée de la servir a encore tout son travail personnel à la maison. Enfin, elle se décide: Mademoiselle, vous ferez en sorte que cet objet me soit livré dans les quarante-huit-heures. — Arrangez-vous.»

S'arranger, c'est imposer un travail excessif aux ouvrières, c'est obliger une jeune fille à une course nocturne, faire pleurer les mères et peut-être exposer l'innocence.

On parle ainsi qu'on pense. Je ne sais quel auteur a écrit un livre sur les ignorances de la conversation. Le livre n'est pas complet s'il ne contient un chapitre sur les ignorances sociales. Elles abondent. Écoutons-en quelques-unes: «Chez nous, la question sociale n'existe pas, nous n'avons pas d'usine.» — Comme si la question sociale n'existait qu'entre les patrons et les ouvriers d'une certaine catégorie! — «L'Évangile est le meilleur des syndicats.» — Est-ce que l'Évangile est un syndicat? — «Changez le gouvernement, vous changerez le pays.» — On ne changera rien du tout si l'on ne change les mœurs. — «Il y aurait moins de questions sociales s'il y avait plus de religion.» — Oui, et une religion mieux comprise par tout le monde. — «Pourquoi tant s'occuper du bien-être, l'Évangile proclame bienheureux les pauvres?» — L'Évangile ne dit pas les miséreux, et si pour tous il fait de la pauvreté une condition privilégiée, il bénit surtout celle du cœur. — «Pourquoi les ouvriers entrent-ils dans les syndicats neutres?» — Parce qu'on ne leur a pas ouvert des syndicats catholiques.

Rien de plus facile que de poursuivre ces citations. On accepte ces propos comme monnaie courante, sans les peser. La moindre réflexion les arrêterait au passage, mais cette réflexion ne se fait pas.

A vrai dire on manque souvent de la faire, soit quand on parle, soit quand on agit. Et l'on ne s'occupe ici que des meilleurs! A quoi bon parler aux avarés, aux égoïstes, aux viveurs et aux jouisseurs? Même chez les bons, une partie de leur énergie se perd parce qu'ils ne sont pas sociaux; c'est-à-dire qu'ils voient l'individu et qu'ils ne voient pas la famille et la société. Leur effort est presque stérile lorsqu'il s'adresse à une unité. Cette unité, impuissante par son isolement, ne fait rien, ne peut rien, elle n'agit que

dans son milieu et suivant les lois de son milieu. Sous ce rapport on a peu fait pour les hommes si on ne les a groupés sur un terrain solide : la religion, la famille, le métier.

Ou encore, l'on donne mais non pas le don des dons : l'activité, le travail, la vie. Exemple : un patron dotera ses ateliers d'institutions bienfaisantes. C'est peu, s'il n'a pas associé son personnel à sa pensée, s'il n'a pas trouvé des auxiliaires et des successeurs. L'on ne saura jamais assez combien la préoccupation de tout faire conduit aisément à ne rien faire qui dure. Heureux l'homme qui ne voulant pas que l'ouvrier soit nécessaire à son œuvre, lui suscite des soutiens ; s'il tombe, elle ne chancelle pas ; s'il meurt, elle ne meurt pas. Mais ce seret est celui des grandes âmes.

Même dans une sphère modeste prenons l'habitude de regarder les choses par leur intime, de préférer celles qui durent à celles qui passent, celles qui créent des ressources en hommes ou en argent à celles qui en sollicitent toujours ; celles qui font surgir une élite à celles qui laissent la multitude ignorante et découragée ; celles qui relèvent la cité tout entière à celles qui se contentent de défendre un coin de ses murailles ; celles qui poussent en avant et sont conquérantes à celles qui sont timidement défensives. Au-dessus des œuvres mettons les institutions.

## COMMENT ACQUÉRIR LE SENS SOCIAL

### I PAR L'OBSERVATION

La vie est la première maîtresse, mais à condition d'en écouter les leçons et de regarder ce qu'elle nous montre. Plusieurs ne le font pas. On dirait qu'une faculté leur fait défaut. Leur œil réfléchit bien les objets extérieurs, mais sans exciter la curiosité de l'esprit. Chez eux le corps voit, l'esprit ne voit pas. Les pauvres et les riches passent devant eux sans qu'ils se demandent d'où vient l'inégalité de leur condition et quelle en est la limite. Ils causent avec des travailleurs, mais sans s'inquiéter des conditions de leur travail. Une grève éclate, ils en suivent l'histoire par leurs journaux, mais sans remonter jusqu'à la cause ou descendre jusqu'à ses conséquences. On leur rapporte que de malheureuses ouvrières succombent par suite d'un sa-

laire de famine; que des ouvriers, que leurs femmes et leurs enfants sont victimes de la tuberculose, déterminée chez eux par l'infection de leur taudis. Ils acceptent ces faits mais ils ne croient pas un instant leur responsabilité engagée. Elle ne l'est pas souvent directement, elle l'est souvent indirectement, d'une manière partielle sans doute, mais très réelle. Est-ce que le client en recherchant le bon marché à outrance n'a pas établi ce salaire de misère, puisqu'il faut bien que ce bon marché soit finalement payé par quelqu'un? N'est-il pas coupable, dans une certaine mesure, cet électeur qui envoie un franc-maçon au conseil municipal, lequel fera la guerre aux catholiques au lieu de nettoyer la ville; ce propriétaire qui réclame de son locataire un loyer exorbitant; ce capitaliste qui refuse d'engager, d'ailleurs à un taux rémunérateur, la moindre partie de ses capitaux disponibles dans une société d'habitations à bon marché; cet homme d'intelligence et de loisir qui ferait beaucoup par ses soins pour la salubrité publique s'il ne préférerait toujours son repos et son plaisir à l'intérêt général?

Voulons-nous ne point passer en indifférents au milieu des choses humaines, interrogeons Dieu, interrogeons les hommes. Interroger, c'est encore observer.

Dieu nous dira que si l'éternelle sagesse a voulu des riches et des pauvres, elle a voulu dans le même temps que les premiers fussent à l'égard des seconds les ministres de sa libéralité et même de sa justice; il nous dira que les sillons portent assez de blé pour nourrir les hommes, les moutons assez de laine pour les vêtir. Le Maître de la création n'est pas un téméraire. Lorsqu'il appelle ses invités à la vie, il a pris ses mesures pour recevoir ses hôtes, charger les tables où ils mangeront et border les lits où ils dormiront. Il nous dira que si, après la chute, il a imprimé au travail un caractère pénitentiel, il en a fait aussi l'instrument de l'existence. Le travailleur a donc sur le pain un droit que consacre la justice divine. Il nous dira que dans les conditions normales, ne pas payer à l'ouvrier un salaire suffisant c'est un crime qui allume sa colère. Or, la vie que le salaire doit alimenter, c'est la vie humaine avec les charges ordinaires de la famille, avec la prévision des jours malheureux, avec quelque épargne pour la vieillesse et même avec quelques fleurs, quelques joies, de temps à autre un jour de fête entre les jours de travail.

Interroger Dieu, c'est connaître l'ordre, la beauté, la justice dans leur source profonde; interroger les hommes, c'est connaître la déviation, la souffrance. Les hommes sont des livres qui s'ouvrent volontiers. Qui aimera cette lecture fera de merveilleux progrès dans la science sociale: La première qualité pour y réussir, c'est la bonté et encore la bonté avec la délicatesse, avec la discrétion. Si l'on savait bien questionner, que de choses l'on apprendrait — que l'on ne sait jamais assez — d'un laboureur, d'un mécanicien, d'un cocher, d'un apprenti, d'une modiste, d'une couturière! Parmi ces petites gens il y a tant de braves gens, et dans leur bouche des paroles d'un robuste bon sens qui tout à coup projettent une vive lumière... et d'autres qui découvrent de longues tristesses.

C'est par cette méthode que l'illustre Le Play, et après lui ses disciples, se sont formés à la science sociale. Elle s'est faite grâce à des conversations poursuivies avec les ouvriers des deux mondes. Cette enquête n'a pas toujours été facile et le maître le reconnaissait lorsqu'il écrivait: «En poursuivant cette étude des hommes et des choses, je m'efforçai de déduire les doctrines qui devaient être le couronnement de mon entreprise. Quelques conclusions prématurées, dont l'erreur me fut ultérieurement démontrée, m'apprirent bientôt que cette recherche était la partie épineuse de ma tâche. Je craignis d'obéir malgré moi à certaines impressions venues de l'enfance et de me faire illusion sur l'impartialité avec laquelle je cherchais la vérité.»<sup>1</sup> Le grand et modeste savant nous avertit d'un péril qu'il a rencontré, c'est de commencer une étude, d'ouvrir une enquête avec le parti-pris à peine soupçonné de plier les faits à des idées préconçues. Mais ce péril se dissipe pour ceux qui reçoivent les leçons de la vie comme elle les présente, dans leur simplicité quelquefois navrante, toujours instructive. En voici un exemple.

Le P. du Lac raconte qu'un jour il s'étonna de voir une jeune ouvrière du Syndicat de l'Aiguille les yeux très rouges. — Mon enfant, vous avez donc bien pleuré? — Mais non, mon Père, je n'ai point pleuré. — Et ces yeux rougis? — C'est à cause de l'eau bouillante. — Comment! vous vous lavez avec de l'eau bouillante? — Non pas, mais lorsque la veillée de travail se prolonge, que je n'y vois plus

<sup>1</sup> *Introduction de la Réforme sociale en France*, éd. Mame, p. 71.

pour conduire l'aiguille, je me brûle les yeux et ça me réveille.

Ceci n'est qu'un fait, mais il nous met sur la bonne voie. Combien de réformes utiles ou nécessaires se prépareraient doucement dans l'opinion publique par ces demandes affectueuses et discrètes?

### *DIGRESSION A PROPOS DE LA PAUVRETÉ*

On en viendrait bientôt à constater que les pauvres ne sont pas seulement les gens vêtus de haillons et portant besace. Celui-là est pauvre qui n'a point le nécessaire ou même le convenable pour son corps ou pour son âme.

C'est un pauvre l'enfant que ses parents privent de toute instruction pour le faire travailler et jouir plus tôt de son salaire.

C'est un pauvre cet apprenti, qui n'apprend rien malgré l'exigence de son nom, sauf à vagabonder dans les rues, à se salir les yeux, les oreilles et le cœur. Comment fera-t-il jamais un métier d'homme?

C'est un pauvre, cet ouvrier, quand même son salaire serait élevé, lorsque rien ne le défend contre la grève, contre le chômage, contre un renvoi non justifié, contre la tyrannie de ses patrons, ou celle souvent plus redoutable de ses camarades.

Ce sont des pauvres ces demoiselles peut-être élégantes, qui dans leur magasin ne sont jamais assises; ces modistes ou ces couturières qui traversent tant de saisons mortelles parce qu'elles n'ont pas de travail ou parce qu'elles en ont beaucoup trop.

Pauvre, quiconque n'a point le repos du jour dominical pour rafraîchir son âme, la douceur d'un foyer pour reposer sa vie, une croix et une tombe pour dormir son sommeil dernier.

Pauvre toute la multitude, lorsqu'elle n'a pour la conduire que de mauvais bergers, lorsqu'elle n'entend ou ne lit que des paroles de colère et de haine, lorsqu'elle est désorganisée, livrée aux menées des hommes cupides.

Cette énumération est incomplète et cependant plus d'un se récriera. Que de pauvres! que de pauvres! et où trouver assez d'aumônes pour contenter tant de malheureux?

La réponse est facile. L'aumône a sa place et son rôle dans le jeu de la société chrétienne, nul ne songe à l'amoin-drir, mais ce n'est point elle que réclament tant de mal-heureux. L'aumône n'est point nécessaire pour interrompre le travail au jour dominical, pour fermer les magasins lorsque la nuit est tombée, pour former des apprentis, donner un siège aux vendeurs, permettre à la profession de s'organiser, de veiller sur ses membres. Rien ne montre mieux peut-être l'absence du sens social que cette pré-occupation de l'argent, cette confiance en son pouvoir. On fait peu de chose avec l'argent tout seul; on fait plus avec le sentiment de l'ordre et de la justice. Ce sont les grands facteurs du progrès spirituel et du progrès matériel. Qui fonderait un vrai syndicat armé de tous ses organes, pé-nétré de l'esprit chrétien, ferait plus pour la paix publique que le philanthrope que répandrait des millions souvent stériles.

## *SECOND MOYEN D'ÉVEILLER LE SENS SOCIAL*

### LA LECTURE

Lire est un des premiers besoins de la nature humaine; c'est surtout par la lecture bien faite que l'esprit ouvre des fenêtres et regarde dans le monde. Nul doute que des lectures sociales ne servissent utilement le sens social.

On choisira entre les journaux, les livres, les revues, les collections.

Entre les journaux et dans le même journal, comment ne pas distinguer? Veut-on un conseil: laisser souvent les articles d'allure solennelle, laisser les thèses, s'en tenir aux faits-divers; leur insignifiance n'est qu'apparente, au fond ils racontent la vie humaine; il n'est que de les bien regarder. Ainsi fait Flavio, par exemple, lorsqu'il voit passer trois petits sous de charbon:

Ces trois petits sous de charbon se présentaient docilement devant le tribunal... L'apparition de cette pauvre femme, avec sa poignée de houille dans son tablier, a dû égayer M. le procureur et les juges... Y a-t-il vol? Tout ce passé honnête s'est-il démenti en un instant? C'est possible. Cependant trois sous de charbon peuvent-ils éveiller

tant de concupiscence au point d'avoir raison de cinquante années de probité?... La loi de nature, celle du bon Dieu n'a pas cette sévérité farouche du code... elle relâche un peu de sa rigueur en cas de nécessité extrême, considérant que la houille est faite pour les hommes, non les hommes pour la houille, et qu'il est honteux que des hommes meurent de froid dans une ville où il arrive du charbon par wagons et par bateaux, tous les jours.»<sup>1</sup>

Les revues et les livres apportent leur appoint.

Parmi les livres je ferai un rang à part, un rang d'honneur aux œuvres oratoires de M. le comte Albert de Mun, en particulier à ses discours économiques et sociaux. Tout le monde reconnaît la beauté de la forme, elle est parfaite, le souffle généreux qui les anime, le sens droit qui les garde contre tout entraînement, mais, si l'on est juste, l'on admirera plus encore la pensée maîtresse et une : c'est une restauration de la société chrétienne, c'est l'organisation du travail, c'est le règne de la justice et celui de l'amour. M. le comte de Mun a été pour Léon XIII un disciple héroïquement fidèle.

Comment ne pas signaler parmi les collections, celle de *l'Action Populaire*? Elle s'étonnerait de ne pas obtenir ici une mention spéciale. Elle ne le doit pas au mérite de sa rédaction, elle le doit au caractère particulier de son effort. D'autres ou bien ne prêtent aux questions sociales qu'une attention intermittente ou ne l'envisagent que par l'un de ses aspects. Tel étudiera la législation économique, tel les opérations financières; celui-ci ne s'adresse qu'à un groupe ou à un âge, celui-là fait de l'histoire ou de la philosophie. Telle n'est pas *l'Action Populaire*; en tant que sociale, elle veut être universelle. De là ses regards jetés par ses *Guides* sur le monde entier, dans un temps où le monde entier, renversant les barrières économiques, n'aspire plus qu'à faire un seul pays. Mouvement encore inconscient, peut-être prélude d'une autre unité. De là, sur un terrain plus modeste les *monographies* qui racontent comment, par la volonté de quelques braves gens, une institution sociale plonge ses racines dans le sol. *L'Action Populaire* désire faire œuvre éducatrice, c'est la raison de ses recherches bibliographiques sur la pensée, sur les tra-

<sup>1</sup> *Récits*, par J. BELLER, p. 255. *Action Populaire*, Reims. Prix: 3 francs.

vaux des grands sociologues: Ketteler, Manning, Le Play, Ozanam, de Mun. Elle a besoin d'instruire, voici *les Actes sociaux* avec leur documentation abondante et précise; besoin de répandre son enseignement, voici *les Feuilles sociales*, les *Plans et Documents pour Cercles d'études*. De plus, une revue d'avenir, *le Mouvement social*, qui regarde bien plus loin que nos frontières et se propose d'éclairer les sommets des rayons de la lumière catholique. Tout ce travail, cependant énorme, ne serait rien sans l'esprit qui l'inspire, sans l'âme qui lui donne la vie.<sup>1</sup>

### TROISIÈME MOYEN

#### L'AMOUR DU GRAND ET DU BEAU

Le dirai-je malgré une certaine appréhension devant les mots et les choses, malgré la crainte de ne pas être compris? Nul ne sera vraiment social sans une certaine grandeur, sans un amour comme inné de la munificence. Qu'on ne s'en étonne pas: l'âme chrétienne relevée par le baptême, ennoblie par ses alliances divines est facilement magnifique. Lui chercherait-on querelle sur ce point que pour se justifier, les exemples ne lui manqueraient pas — et combien décisifs.

Dieu d'abord.

Il a été magnifique dans l'ornement des cieux et la parure de la terre. Pourquoi tant de chœurs parmi les

---

<sup>1</sup> Les brochures jaunes de *l'Action Populaire* méritent une attention particulière: Prises dans leur ensemble, elles sont faites pour le clergé, les personnes s'occupant d'œuvres, les cercles d'études, etc.... Toutefois un bon nombre pourront être lues dans les milieux populaires. Citons-en quelques-unes:

Une caisse rurale. — Assurance du bétail par la mutualité. — L'Enseignement ménager. — Hygiène professionnelle. — Assurance agricole mutuelle contre l'incendie. — Une caisse ouvrière de prêts pour habitations ouvrières, — Ligue sociale d'acheteurs. — Le travail des enfants dans l'industrie. — Comment lutter contre l'alcoolisme, etc....

Le siège de *l'Action Populaire* est à 5, rue des Trois-Raisinets, Reims, France.

L'œuvre que *l'A. P.* poursuit en France avec tant de succès, *l'Ecole Sociale Populaire* l'a entreprise au Canada. Elle veut, par ses publications et ses conférences, « vulgariser la doctrine sociale catholique » dans toutes les classes de la société. Le Canadien français qui veut former ou développer en lui le sens social ne saurait aller à meilleure école. Nous nous permettrons de signaler aussi les publications déjà nombreuses de *l'Action Sociale Catholique* de Québec.

Anges, tant de chantres parmi les oiseaux? Il ne paraît pas qu'il s'apprête à faire des économies sur la place des Bienheureux, sur la lumière ou le combustible des astres. Tel le Créateur, tel le Rédempteur. Quand celui-ci multiplie les pains au désert, il n'a pas besoin de s'y reprendre à deux fois et de recommencer le miracle. Quand il change l'eau en vin aux noces de Cana, il donne à ce vin une qualité supérieure fort bien observée par l'échanson. Il trouve bon qu'un parfum de grand prix soit répandu sur ses pieds et il défend la Magdeleine qui a fait cette dépense contre les murmures des Pharisiens et la plainte de Judas.

Voilà de beaux exemples! Seront-ils imités par l'Église? Il semble que non. Elle ne le peut, elle ne le veut. Elle ne le peut d'abord. Si souvent persécutée, si souvent spoliée, comment serait-elle magnifique? Le pourrait-elle d'ailleurs qu'elle ne le voudrait pas. Elle a trop de pauvres à nourrir, trop de malades à recueillir, trop de refuges à construire, trop de missions à soutenir. Eh bien les faits sont là, ils protestent, à leur manière, contre ces raisons apparentes, ils nous montrent au cours des siècles une Église singulièrement libérale, accoutumée aux larges dépenses d'or et d'argent. Que ne lui ont point coûté ces prodigieux monuments de l'art ogival dont on ne suppose pas le prix sans une sorte d'effroi, tant ils déroutent l'étroitesse ordinaire de nos calculs!

L'Église ne construit pas aussi hardiment dans tous les siècles, mais les mêmes principes ont réglé, si l'on peut dire ainsi, le train ordinaire de sa maison. Voyons, par exemple, le coût de sa vie liturgique. Elle veut que les vases du sacrifice soient d'argent et d'or, que l'abeille fabrique le luminaire de l'autel, que la soie et le lin forment le tissu de ses vêtements. Elle semble dire à son ministre et elle lui dit: Ose tout ce que tu peux.

On craindrait qu'une telle prodigalité soit ruineuse pour les malheureux. Point. Outre que les travaux de luxe sont utiles aux artisans, une loi mystérieuse veut que les pauvres gens ne perdent rien des dons offerts à Dieu. Sous une forme ou sous une autre on dirait que ces dons leur reviennent. L'Hôtel-Dieu, comme disaient nos pères, s'élève à côté de l'église et avec la même somptuosité.

Par ailleurs ces hautes pensées pénètrent les mœurs, les rendent vraiment sociales, c'est-à-dire douces et com-

modes à tous, particulièrement aux petites gens. Les lois et les coutumes sont préoccupées de leur bien-être, de leur dignité, de leur bonheur. Sous ce rapport l'étude du Moyen-Age est curieuse, non que tout soit à y louer, il n'a supprimé ni les hommes ni les passions humaines, mais que de beaux exemples il a donnés de ce que peut le sens social, si pénétré du sens chrétien! Entre plusieurs témoignages, j'en retiendrai trois: témoignage de l'architecture, témoignage de la propriété, témoignage de la langue.

*L'architecture.* — S'il existe dans la cité un édifice vraiment social, vraiment populaire, n'est-ce pas la cathédrale? Il a fallu un peuple d'artistes pour la construire: il faut un peuple d'artistes pour l'habiter, conduire ses cérémonies, remplir son immensité du chant des cantiques. S'il est dans le village une maison vraiment commune, n'est-ce point l'église, où chacun a sa place, où chacun entre comme l'enfant du Maître, l'église avec la terre sainte qui l'environne où les aïeux recouverts du même linceul dorment le même sommeil?

Entrons dans la maison des hommes, nous y verrons le même respect de la dignité humaine. Ici encore les pierres nous instruisent. Dans son dictionnaire d'architecture, M. Viollet-Le-Duc a fait de singulières remarques sur le souci du bien public dont s'est imprégné si fortement l'art féodal. Tandis que la vie contemporaine n'est jamais assez isolée, qu'elle demande à ses architectes de séparer plus complètement les maîtres des serviteurs, tandis que nos maisons bourgeoises deviennent de plus en plus semblables à des cages avec des compartiments mesquins, la vie du moyen-âge confondait toutes les existences. Une même salle pour les repas, un même foyer pour les causeries, le soir une même prière. C'est en visitant les ruines colossales de Coucy que le célèbre architecte a ressuscité ces leçons d'un autre temps. Il se demande si un homme opulent d'aujourd'hui ne jugerait pas incommode pour son usage la fastueuse demeure où celui qui disait: *Roi ne suis, Prince ne daigne, Coucy suis*, vivait dans l'intimité et sous le regard de ses gens.

Comment ne pas se souvenir, à cette occasion, des misères de ce que l'on appelle, dans les grandes villes, le sixième étage, les appartements exigus des domestiques, un voisinage suspect, une vie séparée de la vie des maîtres

et par conséquent une vie hostile? Aucune surveillance de la part de ceux qui ont le droit et le devoir de l'exercer. Des membres d'une même famille, d'une même maison, les mœurs contemporaines font des étrangers et souvent des ennemis.

*La propriété.* — Elle aussi perdait son humeur intransigeante et facilement querelleuse. Elle comprenait que si l'appropriation personnelle est voulue par Dieu elle conserve cependant son caractère social et se doit, d'après sa première destination, d'être utile à tous. De là ces coutumes qui associaient en quelque manière le pauvre à la fortune du riche. C'était la vaine pâture, le glanage, la permission d'emporter le bois mort; c'étaient les bœufs ou les chevaux du cultivateur aisé occupés à labourer le champ de l'ouvrier ou du ménager voisin. Il y avait effort pour conduire tous les membres de la famille humaine à l'accession du sol, tout au moins à une forme spéciale de la propriété collective, par exemple les biens communaux. En certaines paroisses tout chrétien avait le droit de prendre dans la forêt sa provision de bois, de conduire sa vache dans la prairie.

*La langue.* — Comme il construisait sa maison, comme il fondait ses lois et ses coutumes, le moyen-âge formait aussi sa langue. Patient travail souvent interrompu et brisé, mais toujours repris. Les matériaux étaient sous la main: débris des idiomes grecs, latins, saxons, germains, celtes ou même arabes, hérités des ancêtres, apportés par le flux ou le reflux des guerres étrangères, mais assimilés par le génie de la race, animés d'un esprit nouveau. De ces éléments si divers naissait une langue polie, sincère, agile, claire, et, pour retenir le mot qui nous occupe ici, sociale. Elle avait des pitiés sans nombre, des respects presque infinis pour les pauvres gens, les infirmes, les lépreux, les orphelins, les déçus. Ils étaient hébergés, suivant le cas, à Sainte-Madeleine, à Saint-Lazare, aux Bons-Enfants, à la Charité, à la Miséricorde. Qu'on blâme les abus du Moyen-âge, mais à condition de les corriger et de faire mieux. Nous le pourrions. Le siècle qui naît aura des ambitions et des ressources que n'avaient pas les autres siècles. Mais la Foi est diminuée et notre débilité sociale vient de son amoindrissement.

## ABSENCE DU SENS SOCIAL

Voici que se présente fort opportunément un spectacle d'ailleurs très ordinaire. On ne le décrit en quelques mots que pour en tirer un enseignement.

Nous sommes à la descente du train, les voyageurs sont nombreux. Poussé par leur flot un monsieur un peu bousculé, un peu bousculant, un monsieur d'aspect cossu se présente à la sortie. L'employé réclame le billet que l'autre cherche dans toutes ses poches en arrêtant la circulation. Enfin il l'a trouvé! il tombe entre les bras des siens massés exactement sur le passage le plus étroit. Nouvel encombrement. On se dégage un peu. Survient un domestique; en un instant il est chargé de valises, de manteaux, de cannes et de parapluies. Le maître n'a rien gardé pour lui. Cependant s'il s'était réservé un léger fardeau n'eut-il pas d'autant allégé celui de son serviteur?

Nul ne réclamera ici un supplice exemplaire, mais qu'il serait souhaitable d'infuser chez ce gros monsieur les premiers principes d'une âme un peu sociale. Autrement, ainsi qu'il est descendu de son train, il continuera son voyage à travers la vie, sans rien voir si ce n'est son encombrante personne. Il loue un appartement sans même visiter le quartier affecté aux domestiques, c'est toujours assez bon pour eux. Justement il a besoin de domestiques: il téléphone à une agence: On demande un ménage sans enfants. Et les enfants, Monsieur? Est-ce pour qu'ils soient jetés à la rivière?

Cet homme est à son insu l'héritier des habitudes et des maximes révolutionnaires; il a pris pour devise ces paroles qui sont impies, encore que Dieu y soit nommé: Chacun pour soi et Dieu pour tous. Elles expriment exactement le contraire de la vérité. Je sais que Dieu est présent à chacun de nous, qu'il prend soin de nourrir les passereaux, de vêtir les lis, mais il a voulu que les hommes fussent à l'égard des hommes les serviteurs de sa Providence. S'isoler dans le monde, ne songer qu'à ses besoins ou à ses plaisirs, c'est méconnaître le plan divin. Méconnaissance d'autant plus grave que l'homme a plus de fortune, plus de loisir, plus de savoir et plus d'influence. Au contraire, par le seul

fait qu'on est homme, s'intéresser à tout l'univers, se rendre utile au genre humain, c'est obéir au premier commandement de Dieu et de la Religion. Être religieux, c'est être social.

Malheureusement ces hautes et salutaires pensées se heurtent dans la vie à mille difficultés, à mille exigences. On voit son besoin et l'on ne voit pas le besoin du prochain. Qui veut toutes les commodités pour lui est extrêmement incommode pour les autres. Pas gêné peut-être, mais à coup sûr très gênant.

Tout le monde ne ressemble pas à cette jeune fille élégante, polie et modeste dont *le Journal d'une employée de grand magasin*<sup>1</sup> a tracé la silhouette. Aimable et décidée, sachant ce qu'elle veut — chose rare, paraît-il, parmi les acheteurs, — elle a commandé une jaquette. — Nous la ferons pour la veille de Noël, dit la vendeuse, séduite par la bonne grâce de sa cliente. — Mais serez-vous obligée de veiller? — Oh! certainement, nous le faisons pour d'autres, nous le ferons pour vous. — Pour moi, je ne veux pas. Vous m'enverrez ce vêtement plus tard.

Et l'histoire, très vraie, ne fut pas jugée vraisemblable par les jeunes ouvrières quand elle leur fut contée. — Y pensez-vous, disaient-elles, une acheteuse qui se préoccupe de nous!

On oublie le prochain, c'est la cause de fréquentes injustices, grandes ou petites. Mais entre plusieurs causes, ces iniquités coutumières procèdent d'une erreur très commune qu'il importe de signaler à part.

### UN ÉCUEIL: LE BON MARCHÉ

La justice, une justice élémentaire veut que les choses soient payées à leur prix; ce prix oscillera sans doute, mais il ne lui est pas permis de trop s'élever ou de trop s'abaisser. Trop haut il blesse le droit du client, trop bas celui de l'ouvrier. Aussi les anciennes corporations ne voulaient pas que les choses fussent vendues trop au-dessus ou trop au-dessous de leur valeur. Sous couleur de bon marché se commettent pas mal d'iniquités. Des personnes

<sup>1</sup> Collection de l'A. P., tract n° 211, p. 25

très honnêtes dans le commerce ordinaire de la vie s'excusent de ne pas payer ce qu'il faudrait en alléguant qu'elles agissent par charité. C'est une charité bien mal entendue.

On le sait, une campagne s'organise non seulement en Europe, mais aussi en Amérique pour relever le salaire féminin. De malheureuses ouvrières, isolées, sans organisation, se font à elles-mêmes une lamentable concurrence. Si abaissé que soit le prix offert par un marchand, il se trouvera toujours une malheureuse pour l'accepter, pour le solliciter, pour le ravir à une autre. C'est ainsi que le gain de la journée se réduit parfois à quelques sous, voire même à quelques centimes. Or, c'est parfois à l'occasion des articles de charité, et, comme ils disent, sur *le rayon de Bienfaisance*, que sévit cette calamité du bon marché à outrance. On croit que le marchand consent à des remises invraisemblables en faveur des malheureux; c'est sa manière de faire l'aumône. Il n'en est rien. Le marchand s'inquiète peu du sort de sa marchandise, il lui demande de rapporter le plus possible, et c'est tout. En réalité cette involontaire et cruelle aumône est faite par l'être chétif et misérable qui aurait cent fois plus besoin de la recevoir que de la donner; elle est faite par une pauvre ouvrière avec sa sueur, peut-être avec son sang et sa vie. Ah! si l'on pressait tel joujou, telle poupée habillée en princesse, il sortirait de ces robes pimpantes des larmes amères.

Autre exemple. On sait la situation faite à notre personnel enseignant, elle est parfois lamentable. On a cité des chiffres invraisemblables: des institutrices ne recevaient qu'un salaire de \$80.00 à \$90.00 par an!

Il serait aisé de parcourir les nombreux services de la cause catholique en reconnaissant presque partout la même contradiction: on veut être bien servi et l'on refuse de payer le serviteur.

Il en est du collègue comme de l'école, de l'université comme du collègue. Telles les institutions, tels les hommes. Éducateurs, journalistes, conférenciers, serviteurs ou servantes, tous, du plus grand au plus petit, ne disent plus toujours comme au moyen-âge u'il fait bon vivre sous la crosse.

D'où vient parfois une mesquinerie si opposée à nos traditions? On répond qu'on ne veut pas payer le dévouement. Eh! laissez le dévouement, mais payez l'homme

dévoué. Au surplus, cette lésinerie va contre le but qu'on se propose. La maison croule parce qu'elle n'est pas soutenue, la mort de l'ouvrier entraîne la mort de l'œuvre. Pourquoi donc oublier les paroles de l'apôtre: C'est à l'autel de nourrir les ministres de l'autel.

Un autre détail d'un autre genre. Il s'agit d'une distribution de prix dans les classes populaires. Belle occasion de répandre de saines et nobles lectures, l'orgueil des Lettres Françaises. Mais quel auteur choisira-t-on? Celui qui coûte le moins cher; Quel papier? celui qui coûte le moins cher; Quel éditeur? celui qui coûte le moins cher et, naturellement, paiera le moins cher ses ouvriers.

Laissons ces inconséquences, non qu'elles soient négligeables, mais le sens social aime à s'exercer sur d'autres objets.

### VERS L'ÂME SYNDICALE

Ce titre n'étonnera pas ceux qui ont l'habitude d'interroger la vie, de suivre les grands mouvements qui se créent au sein des peuples, vastes et irrésistibles courants dans lesquels plusieurs aimeront à reconnaître une obéissance nécessaire à des lois éternelles. Entre ces mouvements, il est juste de distinguer celui qui emporte notre siècle et notre pays vers l'association, vers le syndicat.

Ici encore le sens social a son utilité.

Sans lui l'on comprendrait peu combien sont nécessaires, combien sont opportunes, combien même sont saines et saintes en leur essence les institutions syndicales.

Elles sont nécessaires puisque c'est par elles que s'organisent le travail et la profession.

Elles sont opportunes. Ou l'Église ou la Révolution infiltrera son esprit dans ce régime nouveau du travail. Jusqu'à présent la Révolution, par le socialisme, paraît en avance. Non qu'elle aime le syndicat pour lui-même; toute puissante, elle n'en voudrait pas et le premier geste révolutionnaire fut de briser — au lieu de réparer — l'outillage corporatif. Il suffirait de rappeler les articles 1 et 2 de la loi Chapelier, 14 juin 1791.

ARTICLE I. — L'anéantissement de toutes espèces de corporations de même état ou profession étant l'une des

bases de la constitution, il est défendu de les rétablir sous quelque prétexte que ce soit.

ARTICLE II. — Les citoyens de même état et de même profession, les ouvriers et compagnons d'un art quelconque ne pourront, lorsqu'ils seront ensemble, se nommer de président, de secrétaire ou syndic, tenir des registres, prendre des arrêtés, former des règlements sur leurs prétendus intérêts communs.

Si le socialisme accepte aujourd'hui ces mêmes institutions qu'il a renversées, c'est pour organiser la tyrannie sous couleur de liberté, c'est pour armer la profession contre l'Église. Nous catholiques, au contraire, nous rentrons dans nos traditions, nous reprenons le fil de notre histoire.

Les institutions syndicales sont naturellement saines et saintes parce qu'elles organisent le travail et que le travail est pour l'immense majorité des hommes l'instrument de leur salut. le R. P. G. Desbuquois S. J. le dit en termes excellents :<sup>1</sup> «La loi du travail est inscrite aux premières pages de la révélation, signifiée même avant la chute de l'homme; Dieu élève ainsi à la dignité d'un devoir la nécessité matérielle où il place l'homme de travailler pour vivre. Rapprochons de cette première obligation une autre intimation divine: *«Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.»* Dieu veut que l'homme, que tout homme se sanctifie. Cette double loi: la loi du travail et de la sanctification, ne se ramène-t-elle pas à une seule: c'est dans le travail et par le travail que l'homme se sanctifiera? La question religieuse est ainsi unie à la question du travail par un nœud étroit et fort qu'on ose dire noué par Dieu lui-même. Dieu, en effet, ayant donné à l'homme deux commandements primordiaux qui l'obligent à travailler en même temps qu'à se sanctifier, il a décidé, par une volonté conséquente, que le travail serait l'instrument ordinaire de la sainteté. Le peuple lui-même le comprend lorsqu'il dit que travailler, c'est prier. De son côté, la religion qui enseigne la sanctification ne se désintéresse jamais du travail; elle en porte l'empreinte, empreinte professionnelle qui marque sa prédication, ses enseignements et ses fêtes. Pour apprendre à l'homme à sanctifier son labeur, elle montre qu'elle en a l'intelligence et le souci; elle le suit dans le

<sup>1</sup> *L'Action Populaire*, Son esprit — Son Travail, p. 61

détail de ses rudes journées, assez souple et assez condescendante pour se plier aux humbles, aux très humbles conditions de sa vie, assez riche d'idéal et de haute pensée pour les dignifier et les embellir. »

La pratique est d'accord avec la théorie. Témoin ce fait : Un industriel avait noblement associé tout son personnel à son entreprise : il lui remettait des pouvoirs très étendus, les ouvriers se réunissaient en conseil pour prendre des mesures importantes, répartir même, dans une certaine mesure, les récompenses et les primes.

Quelqu'un lui demandait s'il ne craignait pas de favoriser l'esprit d'indépendance et de révolte. Il répondit :

« Non pas ! notre histoire est là. Patrons et ouvriers ne composent qu'une famille. La grève, qui a plusieurs fois désolé le voisinage, n'est jamais entrée chez nous. D'ailleurs, comment les ouvriers refuseraient-ils d'accepter des règlements qu'ils ont eux-mêmes et librement établis ? »

Puis, cherchant à ce fait une raison plus haute, il ajouta : « Le travail est saint, il sanctifie ceux qui s'y adonnent dans une pensée d'obéissance à la loi divine. La profession est saine, il suffit de la fortifier, d'en écarter les éléments étrangers et hostiles pour qu'elle fasse le bien. »

L'organisation chrétienne de la société par l'organisation du travail, tel est le but dernier de l'œuvre sociale. Combien aiderait à l'atteindre le sens social ! Qu'il se répande, qu'il s'affine et s'affirme, les instruments de ce grand travail se présenteront d'eux-mêmes. Nous avons peu de syndicats, peu de syndiqués parce que nous avons peu d'âmes syndicales, peu d'âmes sociales, peu d'âmes éclairées par ce sens intime des nécessités, des aspirations ouvrières. L'éducation de la famille, de l'école, du collège, celle même de nos œuvres ne les a pas formées et dirigées ordinairement dans ce sens. Il y a quelque chose à faire, une tendance à imprimer.

L'enfant apprendrait de sa mère à tourner vers les pauvres, vers les ouvriers qu'il ne confond pas avec les indigents, vers les serviteurs, des regards de bonté, d'affection, de respect et même de reconnaissance. La veille de sa première communion, Louise-Marie Rochebillard reçut des mains de la couturière sa robe de la grande cérémonie ; sa mère lui dit : « Mon enfant, demain, pour la remercier, tu diras une prière lorsque tu auras le bon Jésus dans ton

cœur. » L'enfant promet et embrassa l'ouvrière. A ce moment, elle sentit tomber sur sa joue une larme... qui depuis ne s'est jamais desséchée.

L'adolescent s'animerait à l'étude par la pensée qu'il doit aux autres une part de son intelligence, de son savoir, l'art de la parole ou de la direction.

La jeune fille, la femme chrétienne échapperaient à la frivolité des entretiens mondains par des pensées plus humaines.

Les hommes, où u'ils soient occupés, aux arts libéraux ou aux arts mécaniques, sentiraient mieux l'obligation de ce qu'ils doivent aux autres hommes: les mieux voir pour les mieux connaître, les mieux connaître pour les mieux aimer, les mieux aimer pour les mieux servir.

La multitude elle-même, malgré la confusion de ses désirs, verrait peu à peu la pensée de l'Église se dégager à ses yeux des nuages où l'on cherchait à l'obscurcir; l'Église n'aspire pas à confisuer ses énergies, mais à les aider dans la conquête de plus de liberté, de plus de justice, vers plus de religion.

### CONCLUSION

Avant de terminer ces pages méditées longtemps, j'ai voulu les relire. Une fois de plus je me suis aperçu de l'infidélité comme nécessaire à l'écriture, elle exprime si difficilement la pensée qu'elle la dessert, semble-t-il, autant qu'elle la sert. Donc je n'ai pas dit ce que je voulais dire comme j'aurais voulu le dire. Toutefois, quelques pensées, quelques conseils, si on veut bien les recevoir, corrigeront ce travail autant que possible et lui donneront une sorte d'achèvement.

Que le lecteur regarde ces observations comme sommaires. Elles sont données au moment du départ, non pas à celui de l'arrivée. C'est un voyage qui commence, elles seront utiles pour éclairer les premiers pas — les premiers pas seulement. A mesure qu'on avancera sur ce chemin, les choses sociales se manifesteront d'elles-mêmes, le tout est de s'y rendre attentif. La vie est un livre largement ouvert. Qui voudra le parcourir trouvera toujours à sa disposition, prêts à l'entendre et à lui répondre, deux guides excellents: Dieu et l'homme.

Dieu est le premier maître de la science sociale, le premier éducateur du sens social.

Il a déposé les grandes lois de la science sociale dans les assises du monde lorsqu'il a fondé la famille, ordonné le travail à tous, prescrit le repos, autorisé le partage inégal des biens, constitué dans chaque homme à l'égard des autres hommes, un lieutenant et un vicaire de sa Providence.

Elle apparaît, cette même Providence, ainsi que le grand soluteur des cas de conscience qui ne cessent de surgir à propos de ces questions de richesse, de pauvreté, de vie humaine. Pourquoi ne pas la consulter plus souvent avec plus de confiance et de hardiesse? Elle nous répondrait en nous conduisant vers la solution des problèmes les plus difficiles en apparence, et, dans la réalité, les plus faciles lorsqu'ils sont éclairés par elle.

C'est ce que fait l'Église. Avant d'enseigner l'univers, elle interroge la volonté divine, la loi naturelle qui en est la première expression, les décisions des Écritures. Ainsi elle formule les règles de la justice et de la morale. Je n'en veux d'autre témoignage que cette Encyclique *Rerum Novarum* qui parut en ces derniers temps comme le miracle de la doctrine catholique, sur le point qu'elle indique par son titre même «*de conditione opificum*». Là, — mais avec quelle sagesse, quelle force et quelle bonté — sont jetés les fondements de la cité future, de la cité chrétienne et laborieuse.

Dieu encore est le premier éducateur du sens social. De lui naissent ces aimables pensées qui s'épanouissent dans le cœur des saints, d'un saint François d'Assise par exemple, le plus doux et le plus social des saints. Depuis son frère le loup, jusqu'à Dame Pauvreté et ses fils, en passant par notre sœur la Neige, il embrasse toute la création dans un amour plein de respect et de tendresse. Quand un cœur a cette pureté et cette bonté, il est social.

Quelle âme ne se serait ouverte devant saint François d'Assise. Il savait si bien interroger! C'est un secret à lui prendre.

Alors l'on commencera, pour ne plus la fermer, cette vaste enquête reprise chaque jour suivant les rencontres de la vie. Dans ces entretiens suscités à propos, menés avec discrétion et plus encore avec bonté, l'âme des humbles se

découvre aisément. On y lit ses souffrances, ses blessures, ses joies, ses aspirations, son besoin peut-être confus, mais si réel de justice et de religion, ce qu'elle sait, et pour ainsi dire, ce qu'elle ne sait pas. Qu'un jeune catholique, membre des Conférences de Saint-Vincent-de-Paul, fasse cette visite assise qui lui est tant recommandée, qu'il écoute avec patience, sauf à la reprendre plusieurs fois, l'histoire d'une existence ou celle d'une famille, il sortira du pauvre logis plus riche qu'il n'y était entré. Pour un peu d'argent il aura entendu cette leçon vivante que ses professeurs ne lui auraient pas donnée. Que ces conversations soient faites avec méthode et persévérance; qu'elles portent sur un point précis comme serait l'habitation, l'alimentation, les conditions du travail pour les femmes et les enfants; qu'un groupe, un cercle d'études s'occupe de comparer les réponses, de tirer les conclusions; d'elles bientôt se dégagerait une vive et pénétrante lumière. Toute une ville, toute une région se connaîtrait mieux et souvent se révélerait à elle-même. Ce serait un avertissement pour l'opinion publique. Elle saurait quelles misères profondes, quels besoins souvent peu soupçonnés sollicitent sa pitié ou réclament sa justice. La charité aurait sa part dans l'œuvre, mais aussi l'autorité des pouvoirs publics. Que ne peut pour assainir une ville, y répandre, y susciter le mieux-être, une municipalité intelligente conduite par un grand citoyen? Vienne a donné cet exemple sous l'impulsion de son bourgmestre, ce fameux Lueger, dont l'audacieux génie était encore surpassé par la foi et le dévouement d'une âme catholique.

Ce travail est celui de tous; tous y sont invités, plus encore les jeunes catholiques. Ils se groupent, ils étudient, ils ont devant eux l'avenir et les longues pensées, ils rêvent de refaire la société. Le sens social les aidera à reconstruire ce pays afin qu'il soit hospitalier à la douceur de la paix chrétienne.